

ESSAI DE GEOGRAPHIE SOCIALE - Les reflets de la formation  
sociale sur le sol chiapanèque. Guide de terrain .

André AUBRY\*

Quand une région a été aussi surétudiée que le Chiapas, encombré de volumes entiers de bibliographies, il devient nécessaire de se désintoxiquer en retrouvant le plancher des vaches et la terre des hommes, c'est-à-dire le cadre géographique.

Rédigé comme un anti-Guide Bleu pour les collaborateurs de notre institut et pour ses nombreux visiteurs, le texte suivant a d'abord été écrit pour faire l'économie de tant de littérature et, peut-être, en réaction contre trop d'idées fixes, de présupposés ou de clichés.

Mais entre temps, ces pages destinées au Chiapas étaient progressivement "essayées" dans chaque Etat du Mexique (tous sauf Colima) et dans plusieurs Départements du Guatemala où leur auteur devait faire face à des engagements professionnels. Il lui a semblé que non seulement elles "résistaient" mais aussi qu'elles économisaient beaucoup de temps, parce qu'elles permettaient, facilement et tout de suite, d'identifier sur le paysage les indicateurs des problèmes sociaux qui motivaient la visite.

Pour sortir du discours, et aussi de la polémique, il fallait donc retrouver le terrain. Cette étude, en conséquence, a été reprise dans le souci de faire surgir du sol chiapanèque les informations sur le Chiapas. Par dessus le marché, elle fournira des clés pour l'interprétation sociale de bien des paysages du Mexique ou d'ailleurs. En somme, ces pages voudraient être un guide pour le travailleur de terrain, c'est-à-dire un instrument de travail: d'initiation pour le débutant, mais aussi de recours fréquent pour l'agronome, le médecin, l'ingénieur rural ou les autres travailleurs sociaux (y compris peut-être l'investigateur) en tournée de travail.

En suivant ce cadre conceptuel (les formations sociales sont inscrites sur le paysage) et en employant la même méthode (recherche des indicateurs sociaux suggérés par les transformations du paysage) ce guide pourrait être facilement complété,

\* Directeur à San Cristóbal de la Casas (Chiapas) de l'Instituto de Asesoría Antropológica para la Región Maya, A.C. (I.N.A.R.E.M.A.C., apartado postal 65). La longueur de ce texte nous amène à le publier en deux parties, dans deux *Bulletins* successifs.

par ex.: pour le décryptage social des paysages du passé (ceux des champs de fouille ou des ruines préhispaniques, ou ceux que créent les monuments ou ensembles coloniaux), pour les paysages domestiques (organisation des structures et espaces familiaux, scènes de table et même gastronomies -dis-moi ce que tu manges et je te dirai quelle place tu occupes dans la société- comme indicateurs économiques), et pour les paysages villageois (le système social-économique, politique et idéologique- qui est révélé par le simple spectacle de la fête villageoise). Enfin, même l'épuration des paysages, c'est-à-dire la carte, donne les pistes essentielles pour mettre sur la voie des problèmes sociaux, en somme pour commencer l'étude géo-sociale d'une région.

\*            \*  
\*  
\*  
\*

## LES PAYSAGES ET L'HOMME

Peu de plaisirs visuels donnent autant de satisfaction que les paysages. Cependant, au-delà de l'émotion esthétique, les paysages sont aussi d'étonnantes sources d'information: pour le géographe et le stratège sans aucun doute, mais aussi pour le géologue, l'écologiste et bien d'autres, entre lesquels les moins intéressés ne sont ni l'économiste, ni le sociologue, ni l'anthropologue.

Jusqu'aux recoins les plus reculés du désert, jusqu'au fond de la jungle, la main de l'homme est visible. Un paysage, contrairement à ce qu'on a coutume de croire, est rarement l'oeuvre de la seule nature. L'homme et ses sociétés l'ont modelé autant et plus que le climat, l'altitude, la latitude ou les caprices de l'eau. Lorsqu'un paysage ne séduit pas c'est, tout simplement et souvent, parce que la société qui l'a marqué de son empreinte n'exerce aucune fascination sur le voyageur. Ce n'est pas toujours une "question de goûts et de couleurs", c'est seulement et parfois une raison sociale ou culturelle qui laisse ce spectateur-là indifférent, étranger ou agressé. En somme, au coeur du paysage règne l'homme, aussi imposant et plus déterminant que la nature, pour le meilleur et pour le pire.

## LE REFLET SUR LE TERRAIN DES FORMATIONS SOCIALES

Il n'est pas requis d'être spécialiste pour savoir que les paysages de la planète sont le reflet des sociétés. Chacun sait qu'il y a une civilisation du blé, une autre du maïs, une autre du riz, de l'olive, etc.; ces civilisations autant que la nature, "typent" les paysages en identifiant, par exemple, la plaine de la Beauce, les hauts-plateaux de l'Amérique Latine, les vallées fluviales de l'Asie ou le bassin de la Méditerranée. Ces grandes surfaces qui doivent leur texture et leur couleur à la main de l'homme et conformement des paysages familiers à l'expérience ou au rêve, indiquent évidemment une production agricole dominante. Les autres produits de l'économie, toile de fond de la culture s'inscrivent aussi dans le paysage: mines, carrières, exploitations de pétrole, barrages, etc.

Cependant un panorama offre des informations encore plus fines: la ferme beauceronne par exemple, avec ses grandes étendues de blé, et les lopins de terre des biens communaux de l'Amérique Latine, s'inscrivent de façon bien différente dans le paysage. Cette simple constatation souligne que le paysage indique d'emblée la structure de la propriété: paysage de la ferme (propriété privée) ou celui, tellement distinct, de l'agriculture parcellaire (propriété sociale): L'Europe s'est familiarisée avec le paysage de la ferme, mais ne l'est plus avec celui des paysans: deux paysages qui identifient deux sociétés; le paysage de l'une rassure, celui de l'autre paraît exotique.

Si le touriste qui parcourt l'itinéraire souhaité branche la radio (locale), de sa voiture, observe attentivement le trafic qui se déroule sous ses yeux (que transportent les mules, les péniches ou les camions? à qui appartiennent-ils? d'où viennent-ils?), il a en outre les données essentielles de la circulation des biens et des hommes. En somme, le touriste diligent peut "lire" le paysage économique qu'il a sous les yeux: produits principaux et reflets sur le terrain des modes et même, nous le verrons plus loin, des rapports de production.

Lorsqu'un gouvernement est aussi peu discret que celui du Mexique par exemple, le touriste attentif déchiffre facilement les rouages de l'appareil politique: les édifices publics sont souvent identifiables, non seulement par l'écriteau qui les désigne mais aussi par leur forme, structure, matériau et emplacement. Les voitures des fonctionnaires sont reconnaissables à leur macaron, leur modèle et leur couleur; les travaux en cours (constructions de route, de barrage, de drainage, d'irrigation, etc.) sont des indices très clairs. Quelques jours suffisent à l'initiation du voyageur pour qu'il se familiarise à la lecture -facile- de ces symptômes.

Un paysage est constellé de vestiges historiques (monuments ou pyramides, par exemple) et de symboles culturels: maisons, calvaires, églises, agglomérations, sources. Une observation attentive de ces lieux et de la circulation humaine dont ils sont le théâtre, offre de précieux indices (organisation de l'espace domestique ou de celui des villes, système des charges autour de l'église du village, relations de puits à la campagne, etc.). Le voyageur, sans rien perdre du plaisir de la promenade, peut regarder défiler sous ses yeux une quantité de scènes humaines fugaces, paysannes ou urbaines, qui l'informent sur la société qui lui présente ses signes. A la campagne, par exemple, l'observation des couples majeurs est très parlante: femmes/maison (et tâches domestiques), enfants/animaux (et troupeaux), homme/travail (et les champs). Si le promeneur s'amuse à "croiser" les couples (par exemple maison/travail, homme/femme, femme/enfant et même homme/homme dans le cas d'un travail corporatif, d'une corvée communale ou de la récolte en masse par les ouvriers agricoles d'une plantation), les mécanismes idéologiques majeurs du paysage social qu'il parcourt lui seront manifestés d'emblée en lui révélant les relations essentielles. En ville, les scènes de rue, les parcours principaux et leur sens, les rassemblements en des points privilégiés, sont des indices très précieux; même, bien que ce soit dommage, quand on ne parle pas la langue du pays.

En somme, donc, si un paysage offre les signes extérieurs de la structure économique dans son ensemble, s'il donne des indices de l'organisation politique et de son fonctionnement, s'il abonde en bribes du donné historique, culturel et idéologique, il faut conclure que la formation sociale d'un peuple s'inscrit dans le paysage. En filigrane, derrière le charme des formes, des couleurs et l'agencement original de la nature, apparaît une société dans toutes ses dimensions essentielles. En observant un paysage, on découvre l'homme qui le construit, le maintient, le détruit ou le transforme.

Un seul exemple montrera le bénéfice de cette méthode et de son présupposé théorique, avant d'en faire l'application minutieuse aux paysages du Mexique.

Si, lors d'un parcours au centre d'une civilisation du maïs, je découvre un champ de blé, ceci m'indique immédiatement que je suis en face d'une société en transformation. Celle-ci peut être différemment interprétée: évolution, agression, adaptation, etc.; très probablement, dans le cas du Mexique, elle signifiera une nouvelle relation ville/campagne (par exemple que la campagne n'obéit plus aux nécessités locales à celles d'une métropole lointaine -coloniale-, ou que la campagne doit solder la dette extérieure de la ville, ou que les multinationales de l'alimentation s'intéressent à cette région). Une tache

de couleur blonde dans un paysage vert, une surface ondulée par le vent, tranchant sur la raideur bruyante d'un champ de maïs, suggèrent un problème d'équilibre pour une société ancienne travaillée par de nouvelles relations bien au-delà de ses frontières

\* \*  
\*

## I LES PAYSAGES RURAUX

-----

En voyageant par voie de surface (en voiture, en pirogue, à dos de mulet, à pied) les ensembles sont moins visibles que du ciel, mais l'analyse des paysages est plus riche et leur classification en types sociaux plus facile.

Le guide suivant a le propos d'offrir un essai méthodologique pour découvrir la société mexicaine à partir des paysages mexicains.

### 1 - EROSION.

Vue d'avion, l'érosion des surfaces américaines est un fait patent. Vus du sol, ses phénomènes sont les tourbillons et les pluies de sable ou de poussière dans la ville de México et dans toutes les plaines non recouvertes, principalement à la saison sèche (au moment des semailles ou de sarclage), la teinte brune des fleuves et des rivières pendant la saison des pluies, la roche apparente dans les terrains cultivés, les surfaces lessivées par les eaux dans les étendues déboisées, les crevasses et les fleuves de boue au bas des pentes drainées par les pluies. Au Mexique et au Guatemala on calcule que, sur les versants des montagnes non protégés par des sillons tracés selon les courbes de niveau, l'érosion draine vers les rivières 240 tonnes de terre végétale par an et par hectare. En plaine, l'érosion provoque la désertification et la dégénération des

éco et agro-systèmes, c'est-à-dire la perte progressive (et donc l'extinction par non-reproduction) des espèces végétales qui faisaient la richesse de la région (par exemple arbres nobles et bois précieux). Dans les terres basses (et chaudes) la cause en est une série de facteurs: la conversion des forêts en prairies pour l'élevage, une technique de culture intensive non appropriée et le déboisement, combinés avec le climat tropical qui consiste en une saison des pluies et une saison sèche, l'une et l'autre d'environ six mois. Les averses torrentielles et tièdes lessivent les sols lorsqu'ils ne sont pas protégés par une couverture végétale suffisante; puis le soleil torride désertifie et latérise les sols non protégés ou indument travaillés par le tracteur ou la charrue et piétinés par les animaux.

A ces ravages dont sont responsables les options commerciales ou de modèle de développement (la "révolution verte") il faut ajouter ceux, politiques, de l'héritage historique. Toute ville coloniale a vécu de l'exploitation de son arrière-pays rural (et indien). Chaque village devait apporter à la ville son tribut de céréales. Celui-ci, une fois épuisés les sols par la culture intensive à laquelle ils étaient soumis, s'est reconverti en tribut de bois de chauffage. Ce dernier, après avoir déboisé les forêts, a été transformé en tribut de laine: les moutons ont donc terminé de ruiner les sols en arrachant tout. Il ne restait plus, pour mettre le comble à l'érosion, que le tribut de la boue et de l'argile pour la poterie.

Au Chiapas aujourd'hui, les progrès de l'érosion sont encore féroces. L'option élevage (qui fait de cet Etat le 3ème producteur fédéral de viande) a transformé en prairies des millions d'hectares de forêt pour nourrir 3 millions cent mille têtes de bovins. L'exploitation irrationnelle des grandes forêts du Chiapas, productrices de bois précieux, de bois de construction et de traverses de chemin de fer, a déboisé 39,6% du capital forestier, alors que seulement 400 hectares ont été reboisés en 1977. Les forages de pétrole avec leurs redoutables épanchements de goudron et les barrages ainsi qu'une irrigation mal contrôlée qui sème la salpêtre, complètent ce panorama destructeur.

Erosion, déboisement, prairies, lessivage des sols seront donc, pour une part importante, le spectacle rural offert au visiteur au cours de ses itinéraires routiers. La conséquence en est que la pression terre (cultivable)/paysan devient tragique.

## 2 - LES PAYSAGES PAYSANS.

### A - Paysage d'auto-subsistance.

La forêt, pour le paysan, est une source de matières premières (principalement pour la construction de sa maison), d'énergie (bois de chauffage pour sa cuisine), de commerce (il y fabrique le charbon de bois qu'il vend à la ville), et la réserve écologique où il puise ses protéines (le gibier) et l'engrais pour ses champs (chargements de feuilles mortes). De plus, il sait que la forêt est un puissant régulateur des eaux, du climat et des nombreuses espèces qui constituent son univers botanique, diététique et médical (le paysan indien est non seulement cultivateur, il est aussi collecteur de vitamines, de plantes médicinales, de champignons, etc.).

Donc, contrairement à une opinion reçue, le paysan protège la forêt. Aux raisons économiques énoncées ci-dessus, il faut ajouter une puissante motivation idéologique: la terre du paysan n'est pas seulement celle qu'il cultive, elle est son territoire (au sens de patrie) et son patrimoine. Dans la forêt il a choisi et aménagé des lieux sacrés où il prie, convie ses pairs, etc.

En conséquence, le paysan ne sacrifie la forêt à ses champs que lorsqu'il est acculé à un dilemme insurmontable. Normalement, le paysan ne brûle que la jachère (avril-mai): c'est ce qu'on appelle la culture de brûlis. Après le feu, quand les cendres ont pénétré dans le sol, mais avant les premières pluies, il sème ses cultures de base: maïs, haricots, courges.

Au Mexique, environ 3 millions et demi de chefs de famille dont trois cent mille résident au Chiapas, vivent, en tout ou en partie, de ce système agricole.

Le paysage de la culture de brûlis est facilement reconnaissable; l'itinéraire Chiapa de Corzo/San Cristóbal-Comitán sur la Panaméricaine est un bon observatoire du phénomène. Les traces de brûlis sont clairement dessinées sur les pentes de la sierra, en forme de carrés de moins d'un hectare en général, inscrivant dans le taillis une espèce de clairière cultivée.

Ces régions sont caractérisées par une très rudimentaire communication routière (une notable exception est le parcours cité ci-dessus); ce sont des "zones de refuge" où le paysan a reflué au cours de l'histoire. Et par un habitat dispersé: les "communautés de source".

Les constructions ont les caractéristiques de l'architecture paysanne (bois, brique crue ou adobe, torchis ou pisé, chaume). Souvent la maison -la case- comporte deux édifices: l'un est la cuisine (et la salle-à-manger quand il n'y a pas d'hôte), le second remplit les autres fonctions: chambre, grenier, etc. en une seule pièce dont le toit offre plusieurs espaces supplémentaires. La "salle de séjour" est en général dehors: en forme d'auvent ou d'arpenis, de terrasse ou de terre-plein. Celle-ci est à la fois lieu de réunion ou de réception et atelier: de confection des meubles du foyer ou des instruments aratoires pour les hommes, et de tissage pour les femmes. Sous la corniche, sèche le bois de chauffage.

Toute visite est l'objet d'un savant protocole qu'il n'est jamais prudent d'enfreindre. Si le maître de maison a une charge corporative (une dignité de la communauté), plusieurs signes extérieurs le soulignent: croix, fleurs, arche de feuillage, stères de bois, haut-parleur, caisses de coca-cola, carafon d'eau-de-vie, ou tout simplement le trafic villageois dont la maison est l'objet: si la maison est sonore, le soir ou le dimanche (disques retransmis du haut-parleur à partir d'un phonographe à batterie) c'est une "cantine", c'est-à-dire une espèce de café.

L'agglomération est en général un hameau (appelé parage, *congregación*, colonie ou *ranchería*) dont les relations avec le village (*cabecera*), où se situent l'église et la mairie, sont très étroites. L'identifient: le nombre des maisons, la ou les sources, la volaille et les cochons. Autour du parage, il n'y a que de minuscules lopins de terre (en cas de besoin pour la cuisine) qui séparent les cases. La culture de brûlis est en général beaucoup plus loin, d'une demi-heure à quatre heures de marche à pied.

Ce type de paysage identifie une économie d'auto-subsistance: on vit de ce qu'on cultive, non pour le vendre mais pour le consommer. Les revenus nécessaires pour acheter ce que le sol ne produit pas s'obtiennent de la vente d'oeufs ou de celle du cochon, en cas de maladie principalement. Si ce n'est pas suffisant, on ira, pour une période, louer sa force de travail dans les plantations (*finca*).

En contemplant ce paysage, le promeneur découvre la société paysanne (ce qu'on a coutume d'appeler au Mexique: "la communauté"). Au plan économique, la culture de brûlis est un système d'auto ou d'infrasubsistance, précapitaliste. Au plan politique, c'est une communauté de type corporatif, ce modèle étant considéré comme spécialement adapté à l'administration de la propriété sociale de la terre (*ejidos* et terres communales). L'idéologie est essentiellement véhiculée par les mécanismes ludiques de la fête villageoise et de ses nombreux rites étalés dans le temps. C'est, massivement, la condition sociale du paysan du tiers-monde.

## B - Organisation et/ou politisation.

Des variables peuvent nuancer ce paysage. Par exemple, sur les vieilles cultures de brûlis naissent des cultures en terrasse ou des courbes de niveau soigneusement tracées; la source est protégée du passage impromptu des animaux, afin qu'elle ne soit pas souillée; l'usage de la rivière (pour l'eau, pour le bain, pour la lessive) est soumis à des normes et des horaires; les cochons ne circulent pas en liberté; les maisons sont propres; l'alternance bois/champs est soignée et étudiée. Quelquefois surgissent des services communautaires, rustiques mais efficaces (pont, bain-douche, canoë communautaire, édifice de communauté, sentiers soignés, etc.). Ce sont les signes extérieurs d'un village qui s'organise, d'une politisation naissante, d'une conscience collectivement responsable. Ceci peut aller jusqu'au drainage ou jusqu'à la canalisation et au détournement de la rivière à des fins domestiques, agricoles ou d'hygiène. Ce n'est pas le symptôme d'un abandon de la société paysanne, c'est au contraire la marque de son renforcement par la dynamisation.

## C- Assitencialisme.

Ces mêmes phénomènes, mais autrement traités, peuvent au contraire signifier une dépolitisation. Pour dévier son potentiel insurrectionnel ("pour maintenir la paix sociale" dit-on) la société paysanne est flattée. Au coeur du village et hors de l'école, apparaît par exemple un terrain de basket-ball, ou une boutique populaire officielle qui ne vend pas les produits de base mais seulement les marchandises passées de mode en ville. Des grandes surfaces de terrasses sommaires se dessinent sur les côteaux, mais ne semblent respectées par personne et sont souvent en cours de destruction par la pâture des moutons. Un poste d'eau courante aux abords souillés est installé au bord du chemin. La mendicité des enfants devient une institution; tout service se paie, du simple renseignement à la pause photographique. Un personnel étranger à la communauté (instituteurs, fonctionnaires officiels) sillonne de temps en temps le village. Mais cet ensemble de phénomènes ne se manifeste jamais si la communication est difficile. La politicaillerie paternaliste ne prend jamais les risques de l'inconfort.

## D - Dépaysanisation

Dans le cas où existent des possibilités même sommaires de communication, d'autres variables viennent affecter le paysage de la société paysanne.

L'altération la plus visible est celle de l'habitat: la maison traditionnelle n'a plus que quelques-unes ou aucune des matières premières de l'architecture paysanne. L'organisation de l'espace de l'habitat change; l'agglomération s'oriente vers le bidonville rural.

Ou bien, le "parage" reste inchangé, mais aucun homme adulte n'y circule; seuls apparaissent les femmes et les enfants. Les hommes sont devenus métayers (quand la situation n'est pas encore critique) ou journaliers agricoles dans une plantation, à plusieurs centaines de kilomètres du village. Ils n'y reviendront que pour la fête et, s'ils insistent à ne pas s'y présenter, la police corporative de la communauté villageoise ira les y chercher de force. Ceci signifie que la société paysanne ne se déclare pas encore vaincue.

Ou encore, autour du village apparaissent des cultures qui ne correspondent pas aux besoins locaux: elles répondent seulement à une nécessité du marché urbain: fleurs, vergers, laitues, graminées pour les oiseaux en cage, etc.

Ou enfin, à l'horizon se profilent les hautes cheminées de la sucrerie ou le pylône de forage d'un puits de pétrole; ou bien les champs de maïs/haricots/courges et les lopins de complément (café, banane, canne à sucre, oignons, etc.) cèdent la place à des parcelles uniformes: la monoculture du café, ou de l'ananas, ou de la papaye; ou bien transitent déjà les machines agricoles de la ferme-industrie de l'alimentation. Dans ce cas, le paysan ne tire plus de la terre sa subsistance, il récolte de l'argent (s'il n'y a pas eu de calamité agricole) avec lequel il ne peut rien acheter sur place. La faim n'est pas loin, elle entre avec les premiers procès capitalistes.

Cette dépaysonnisation n'est pas toujours (ou encore) un début de prolétarianisation. Les indemnités reçues, la vente (illégale) de la parcelle ou d'autres phénomènes de ce genre ont permis une timide reconversion: l'ex-paysan peut devenir commerçant rural ou "promoteur" d'une agence officielle, ou camionneur.

Mais, insistons encore une fois, ces transformations de la société paysanne sont "lisibles" sur le paysage, même au cours d'une promenade rapide.

Résumons-nous: paysage de brûlis égale société précapitaliste ou qui résiste à l'entrée des mécanismes capitalistes et les filtre. Paysage de brûlis altéré égale offensive capitaliste. Inscrit sur le paysage se profile le drame qui se joue autour de la société paysanne du tiers-monde à l'affût de son destin.

### 3 - PAYSAGES DE LA "PETITE PROPRIETE" (PRIVEE).

La société paysanne dispose au Mexique de 95 millions d'hectares dont les deux tiers sont des forêts, des lacs, des cascades ou des rochers escarpés. L'exploitation agricole, par contre, recouvre 83 millions d'hectares cultivables en leur totalité. Ceux qui se partagent ainsi 72% des terrains moissonnés représentent 22% de la population rurale. C'est ce qu'on appelle au Mexique la "Petite Propriété", aisément reconnaissable sur le paysage.

Les "petits propriétaires" sont les maîtres, soit d'un *rancho*, soit d'un *latifundio* lorsque les étendues des *ranchos* des nombreux membres de la famille sont regroupées, pouvant atteindre plusieurs milliers d'hectares. Dans ce cas, elles sont administrées par un *terratiente*. L'un et l'autre personnage jouent un rôle distinct dans la société et sont les agents d'une projection différente sur le paysage.

#### A - Le *rancho*.

Le *rancho* (*labor ou laborio*) est l'analogue mexicain (non la même chose mais une chose comparable) de la ferme familiale française. Il est donc relié par un chemin carrossable (bien que rarement goudronné) et repérable par les constructions nécessaires à la ferme: maison, cours, étable, greniers, poulaillers, etc. Selon les conditions économiques ou les capacités techniques de son propriétaire, il comporte machinerie agricole et/ou main-d'oeuvre. Un oeil exercé peut reconnaître la trace de l'engrais chimique ou l'usage de semences sélectionnées. Les cultures y sont variées parce qu'elles comportent ce qui est nécessaire à la famille pour se nourrir (donc auto-suffisance) plus ce que celle-ci a choisi de cultiver, en fonction de plusieurs facteurs, pour le vendre au marché: fruits ou légumes, céréales ou café, canne à sucre ou élevage (donc production d'excédents). En effet, le terrain de la petite propriété n'aurait pu trouver acquéreur s'il n'offrait pas ces possibilités agricoles. Le *rancho* n'est pas une terre de refuge comme celle de la culture d'auto-subsistance, c'est une terre (plus ou moins) rentable, qui répond à la fois à des nécessités familiales d'auto-suffisance et à celles du marché: le *rancho* représente une rente. Ces caractéristiques économiques et agricoles (étendue, variété des cultures, technologie) le rendent facilement identifiable sur le paysage et supposent une nécessaire relation urbaine, également lisible sur le sol (communication, voiture, style de la construction, etc.).

Bien entendu, il a des nuances, selon que le *ranchito* occupe 5 ou 70 hectares. Plus ses moyens sont réduits, plus il a les apparences de l'habitat et des cultures paysannes, y compris la technique de semences de brûlis; plus ses moyens sont amples, plus il se rapproche de l'entreprise agricole. Par exemple, le fermier peu à peu transforme son *ranchito* en résidence de congé, laissant à un majordome l'administration de la ferme, parce que les revenus de son *ranchito* lui ont offert de nouvelles possibilités lucratives en ville (souvent la construction d'un hôtel ou d'un restaurant alimentés par le *ranchito*).

## B - Le latifundio.

La jonction, feinte ou réelle, des *ranchitos* donne les immenses étendues du latifundio. Celui-ci, sauf au nord du Mexique, a rarement les caractéristiques de l'entreprise (agro-industrie, grosse exploitation agricole); il a plutôt gardé, même quand il s'est (un peu) modernisé, la structure coloniale de la plantation.

La plantation est téléguidée de loin: jadis depuis l'Espagne, aujourd'hui depuis la ville où habite son propriétaire et d'où il tire son salaire et son prestige social. Donc, souvent, l'édifice de résidence (la "grande maison") montre les marques de l'abandon.

La plantation ne se justifie que par l'exportation de denrées plus convoitées en ville ou à l'étranger qu'à la campagne. Les produits de la plantation sont ceux qui génèrent des devises: café ou cacao, fruits tropicaux, coton ou prairies pour l'élevage, bois précieux, graminées ou tubercules industrialisables.

Le "patron" de la plantation (*finca*) ne la possède pas pour la travailler (il est en général absent) mais pour placer son argent et arrondir ses revenus (accumulation primitive du capital). Deux conséquences de ce phénomène le rendent lisible sur le terrain: le faible rendement dû au piteux état des caféiers ou du bétail par exemple, et l'abondance de la main-d'oeuvre, soulignée par le fourmillement humain des journaliers (*peones*) et par les espaces et locaux qui leurs sont nécessaires: cases des ouvriers agricoles (*acasillados*), église ou chapelle (souvenir de l'*hacienda*), cimetière, dortoirs et cuisines pour la main-d'oeuvre supplémentaire au moment de "la saison". Mais point d'école comme dans les villages, ni de poste de santé, ni terrain de sport, bref aucun équipement social.

Souvent les terres de la plantation (qui ont été convoitées pour faire un bon placement d'argent) sont situées dans des régions reculées (donc bon marché) qui ne sont pas encore reliées par route. Mais dans ce cas, l'abondante main-d'oeuvre, à la saison morte, a construit un petit aéroport qui permet une visite confortable du patron et l'écoulement de la production. Ce genre d'équipement comme l'étendu homogène des cultures, les tranchées de limite de propriété et les constructions requises au fonctionnement du latifundio, permettent de l'identifier facilement sur le paysage bien que ce soit, en général, plus repérable d'avion que du sol.

C'est vers ces régions fertiles et sans communication que les paysans de la culture d'auto-subsistance, après un voyage interminable, souvent à pied, au moment de "la saison", vont chercher l'argent dont ils ont besoin pour se marier, remédier à la famine, solder une dette ou tout simplement pour acheter leurs outils agricoles (deux machettes et deux binettes par an et une hache essentiellement, ce qui indique le volume des "salaires" du latifundio). C'est aussi en leur sein que 3 millions de paysans sans terre environ ont fixé leur destin.

#### 4 - LES NOUVEAUX PAYSAGES AGRICOLES.

##### A - Le paysage de la colonisation agricole.

Le paysan de l'économie d'auto-subsistance qui veut échapper à l'esclavage ou au travail forcé des plantations (*fincas*) n'a que trois recours:

1. S'organiser et améliorer sa production, solution de loin la meilleure entre toutes mais qui n'est pas toujours réalisable.

2. S'exiler à la ville où son manque de préparation et l'absence de toute structure d'accueil l'obligeront à la clochardisation.

3. Choisir l'aventure en se transformant en défricheur de la nouvelle frontière agricole.

Dans ce dernier cas, il quitte son village avec quelques complices, à la recherche des "terres nationales" pour y fonder un nouvel ejido. Lui et ses compagnons, s'ils réussissent, deviendront les fondateurs d'un "nouveau centre de peuplement": ce sont les *nacionaleros* (ou *colonos*).

En général, ils proviennent des régions peuplées et froides des Hautes Terres; ils devront donc s'acclimater au "tropical humide" qui caractérise toujours la région d'accueil de la "colonisation". Cette nouvelle patrie leur offre bien des atouts pour résoudre leurs problèmes: cycle agricole plus rapide (donc plusieurs récoltes par an), grandes extensions vierges (donc pas de problème d'espace) et, avec de la chance, une nouvelle souveraineté ejidale (donc paix agraire); mais aussi, bien des déboires: terres fragiles dès qu'elles sont déboisées, un univers inconnu (sols, climat, éco-systèmes, faune, etc.), l'insécurité et l'absence totale de communication. En général, cependant, le paysan immigré a coutume de dire que "la jungle lui apporte sa récompense" (*la selva recompensa*) c'est-à-dire qu'elle le dédommage des risques de l'aventure.

Cette nouvelle condition paysanne s'inscrit clairement sur le paysage. A cause du déboisement, elle se déchiffre immédiatement depuis l'avion. Par voie de surface ces paysages doivent se mériter par des heures de jeep sur des pistes jamais entretenues, et autant de marche à pied sur des sentiers où l'on patauge dans la boue.

Ses indicateurs sont les mêmes que ceux des paysages de l'auto-subsistance: culture de brûlis sur des superficies d'un peu moins d'une hectare (l'unité familiale de production) -bien différentes des immenses étendues déboisées des éleveurs de la finca- rendue ici plus sinistre par le spectre lunaire des grands fûts calcinés de géants de la forêt, encore debout mais morts; production de maïs-haricots-courges; habitat dispersé même dans les "centres de peuplement", mais ici toujours soigneusement décapés de toute végétation pour éviter l'invasion du foyer par la faune de la forêt (principalement les serpents); architecture paysanne (mêmes matériaux, mais réagencés avec créativité en fonction d'un autre climat et de nouvelles nécessités); communication presque toujours inexistante. Dans le village, les "rues" sont de grands rubans de verdure, en somme des allées de pelouse, transitées seulement par les mulets ou les piétons.

Mais d'autres indicateurs marquent la différence entre l'auto-subsistance et la colonisation: la pression homme/terre, ici, n'existe pas encore. Le paysan a de l'espace, et ses cultures sont itinérantes (*la milpa que camina*): des îlots cultivés, ou en repos de jachère, s'organisent en réseau autour du nouveau village, émaillant la forêt d'autant de clairières. En conséquence, il a la possibilité d'ouvrir la jungle non seulement aux produits d'auto-consommation mais encore aux cultures commerciales (qui lui fourniront l'argent que, jadis, il allait chercher par l'embauche dans les plantations): champs de café ou de cacao, vergers tropicaux (mangues, citriques, ananas, gommes à mâcher) et même gros

élevage, miel, palmes commercialisables, etc. Pour écouler cette production, le travail corporatif a construit (pas toujours mais souvent) une piste d'atterrissage pour petits avions monomoteurs. Cependant, les exigences corporatives, bien que toujours vivantes, sont plus flexibles. La fête, célébrée sur place, continue encore à envoyer une importante délégation au village d'origine, mais la relation sociale avec la nouvelle *cabecera* (qui les ignore, sauf pour les élections) est pratiquement nulle, puisqu'elle supposerait une bonne semaine de marche à pied, ou des milliers de pesos en avion-taxi, ou des prix prohibitifs en pirogues équipées de moteur.

## B - Paysage de l'agro-industrie.

Les nouveaux *ejidos* du Chiapas (Soconusco et Dépression Centrale), comme les Etats du Nord du Mexique, constituent une reproduction du modèle agricole du puissant voisin: ce sont les paysages américanisés de l'agro-industrie.

Ils sont reconnaissables au premier coup d'oeil. Ils ont été créés par le *gentleman farmer* ou par l'Etat mexicain (SARH, CONASUPO, Instituts décentralisés du café ou du cacao) l'un et l'autre au puissant capital aisément identifiable sur le terrain (belle devanture agreste, silos, pyramides de semences industriellement sélectionnées, voies d'accès principales); ou par les paysans contrôlés par la banque: leurs cases se cachent au milieu de files impeccables et rectilignes de cultures mécanisées et même sophistiquées.

Le premier indicateur transparent est l'importance de l'infrastructure: routes, trafic de camions, de tracteurs ou de machines agricoles; irrigation; bâtiments de l'équipement agro-industriel (sucreries, silos, entrepôts, "gares" de camions, souvent chemin de fer, bureaux, banques, clinique de la Sécurité Sociale).

Le second est l'étendue des cultures, en général refaçonnées par le bulldozer ou le tracteur, sur plusieurs kilomètres carrés.

Le troisième est le raffinement des cultures: rectilignes ou en courbes savantes, homogènes, à la taille standard, avec un évident souci de "présentation", en tout cas toujours apte au traitement mécanique.

L'horaire y est réglé comme en ville, rythmé par le passage, matin et soir, d'autobus ou de camions chargés de travailleurs. C'est l'usine à la campagne.

Hors les édifices productifs ou de gestion, il n'y a aucun service: ni commercial ni éducatif. Malgré son appareil commercial ou sa mécanisation, socialement l'agro-industrie reste une *finca*: la vie paysanne y est abandonnée à son sort ou à ses problèmes ancestraux.

Aux moments-clés de "la saison", il y a de longues queues à la banque, absolument déserte en dehors de ces dates. En effet, le producteur n'y a pas la parole. La banque dicte au paysan de l'*ejido* ce qu'il doit semer et à quelles dates; décide quand il faut ouvrir les vannes de l'irrigation; empoche et gère le produit des récoltes; et distribue au paysan les surplus de bénéfices qu'elle croit pouvoir consentir. Mais le *farmer* n'entretient de relations qu'avec la multinationale dont il est le correspondant local.

Pour résumer les informations sociales données par tous ces paysages ruraux, à la manière d'un guide, le tableau suivant classifiera les types de paysage (colonne de gauche) en synthétisant le type de société qu'ils révèlent (colonne de droite).

INDICATEURS LISIBLES  
SUR LE PAYSAGE

1. Terre de refuge (peu accessible).  
Peu propice à la culture (sablon-  
neux, rocailleux ou glaiseux).  
Climat rude (altitude et froid,  
ou maraîchage et torride).

Culture de brûlis.

Jachère et parcellisation.  
Proximité des bois ou de la forêt,  
(ou pêcheries et forêt).

Maïs/haricot/courge.

Peu ou pas d'élevage de bovins.  
Habitat dispersé même dans les  
"agglomérations".

2. Rancho

Terres et climat propices à la  
culture.  
Etendues modestes mais homogènes  
Cultures variées.  
Technologie (souvent sommaire).

SOCIÉTÉS RÉVÉLÉES  
PAR LE PAYSAGE

Société paysanne<sup>1</sup>

Auto-subsistance.  
Propriété sociale de la terre.  
Système précapitaliste mais  
déjà soumis aux assauts du capi-  
talisme. Relations corporatives  
de village.  
Culturellement distinct (langues,  
coutumes, etc.) ou idéologiquement  
localiste/régionaliste.  
Socialement explosif.

Propriété privée

Structure familiale de l'unité de  
production.  
Économie de marché.  
Liaison étroite avec la capitale  
de province.  
Représente le capital de la petite  
bourgeoisie de province.

INDICATEURS LISIBLES SUR LE PAYSAGE	SOCIÉTÉS RÉVÉLÉES PAR LE PAYSAGE
<p>3. <u>Latifundio</u></p> <p>Bonnes terres. Climat propice, presque toujours chaud. Immenses étendues de cultures homogènes. "Village" inscrit à l'intérieur et "grande maison". Parfois difficile d'accès, sauf par avion.</p>	<p><u>Société mercantile</u><sup>2</sup></p> <p>Marché de devises. Accumulation primitive du capital.  Liaison avec l'étranger.  Proie facile des multinationales de l'alimentation. "Armée" de travailleurs, migrants ou fixes (bas salaires). Représente le capital de la grande bourgeoisie nationale et politique. Relents de colonialisme (racisme envers l'Indien).</p>
<p>4. <u>Agro-industrie.</u></p> <p>Terres excellentes. Haute technologie et irrigation. Bâtiments d'entreprise. Excellente communication.</p>	<p><u>Société rurale capitaliste.</u></p> <p>Agriculture urbaine. Succursale locale des multinationales de l'alimentation. Travailleurs spécialisés ("hauts" salaires). Néo-colonialisme (contrôle étranger).</p>
<p>5. <u>Colonisation.</u></p> <p>Terres déboisées et défrichées. Environnement de jungle en cours de destruction. Climat torride. Culture de brûlis. Parfois élevage de bovins. Sans communication</p>	<p><u>Société paysanne (aventurière)</u><sup>1</sup>.</p> <p>Auto-subsistance créatrice. Agressivité agraire. Résistance farouche à la propriété privée (<i>ranchos</i> ou <i>latifundios</i>) Contrôle initial du commerce. Relation maintenue avec le village d'origine. Ouverture idéologique.</p>

1. Ce type de société est désigné par *las comunidades* en espagnol (par ex. INDECO, Instituto de Desarrollo de la Comunidad) et par "la communauté villageoise" en français. Ici, nous estimons que, lorsque cette situation affecte les masses majoritaires du tiers-monde, c'est-à-dire aussi et en conséquence celles de l'humanité, il n'est pas recommandé d'utiliser un vocabulaire de minorités, lequel en outre, recouvre le concept de "sous-culture" qui dénote un présupposé ethno

ou urbano-centriste.

2. L'économie mercantile, aux yeux de ce système, n'a pas pour agents les seuls "marchands" (ce que sont aussi les *teratenientes*); elle se caractérise par le présupposé que la richesse (hier l'or, aujourd'hui la devise) d'une nation est l'argent. La meilleure façon de le capter serait donc le commerce extérieur. La politique du mercantilisme fut à l'origine des "manufactures". Le latifundio est l'équivalent pour l'agriculture de la manufacture pour l'industrie. Le modèle économique du latifundio relève donc d'un capitalisme à la fois démodé (du passé) et dégéné (le seul autorisé aujourd'hui dans le tiers-monde par les monopoles).

#### CONCLUSION: ALLIANCES ET CONFLITS PROJETS SUR LE PAYSAGE.

Ces paysages/sociétés entretiennent entre eux d'étroites relations:

- ▣ La pression homme/terre accule les jeunes de 1 (la société paysanne) vers un avenir 3 (péons des plantations) ou 5 (*nacionaleros*) à moins que ne surgisse dans le "parage" une révolution technologique entièrement contrôlable par les paysans, ou que ne s'ouvre en ville un marché réaliste de l'emploi.
- ▣ Le modèle secret du *ranchito* 2 est l'horizon de l'agro-industrie 4.
- ▣ *Plantations* (3) défriche le terrain (physique, social et commercial) pour son annexion, facile et probable, par l'agro-industrie 4: en transformant des terres vierges en cultures, en mobilisant une importante force de travail, et en explorant les marchés internationaux; ces derniers, en 3 et 4, passent souvent par les mêmes canaux.

En somme, sur le paysage se projette déjà l'évolution future de la société rurale mexicaine. Le paysage est l'écrin ou se contemple -et se joue- le sort de 40% de la population du Mexique (au moins 28 millions de paysans avec ou sans terre) et celui de 72,7% de celle du Chiapas. Cependant, cette situation n'est pas propre au Mexique; elle identifie le cadre social du tiers-monde et affecte le monde (paysan ou non) sur l'épaisseur de trois continents.

